

Subculture

Liberté conditionnelle

josée hansen

« VOUS SAVEZ, tout ceci, je l'ai vécu il y a vingt ans, ces mouvements sont toujours cycliques, » notait laconiquement Robert Garcia lors d'une table-ronde sur la création d'espaces libres pour l'art et la culture contemporains, mercredi 21 janvier à Esch, dans le cadre du projet *Hoferlin 42*. Et le coordinateur de *Luxembourg et grande région, ville européenne de la culture 2007* ne se faisait pas que des amis dans la salle bondée de gens assis par terre. Car forcément, qu'il le veuille ou non, il incarne maintenant le pouvoir, l'État, celui qui a les sous et ne veut pas les distribuer à tout le monde, et le fait de mettre une initiative unique pour la génération des vingt, trente ans, dans une perspective historique du « rien ne se crée » ne fait pas forcément plaisir. Car cela met en doute l'originalité de l'initiative.

Et pourtant, *Hoferlin 42* était les deux : à la fois nouveau et une répétition d'une expérience revenant cycliquement, mais vécue à chaque fois par une nouvelle génération. Dans son livre de souvenirs *Der aufstand der luxemburger alliteraten* (Phi, 2003), l'auteur Roger Manderscheid se souvient ainsi de la grange de Consdorf (*Consdorfer Scheune*) dans laquelle se retrouvèrent entre 1967 et 1971 des auteurs et des plasticiens pour exposer, lire et surtout discuter des heures et des heures durant : « stundenlange diskussion über die lage, und wie sie zu verbessern sei, » tous conscients « dass es grundsätzlich um das ging, was alle gemeinsam hatten, die beschissene lage, und dass es galt, diese darzustellen, anzuprangern, zu verbessern ».

En 1981, Ed Maroldt et sa troupe investissaient l'ancien abattoir de la route de Luxembourg à Esch, ils l'occupaient pendant des années, faisant de la résistance à tous ceux qui voulaient raser les bâtiments, s'appropriant tout simplement des espaces de liberté pour la création. Avant qu'elle ne soit enfin rénovée en 1997-1998 et institutionnalisée grâce à de maigres fonds publics, la petite industrie du cinéma, de nom-

breux créateurs de théâtre, le rock libre y sont nés en quelque sorte. Mais ce sont des expériences qu'aucune génération ne peut transmettre à la prochaine.

Hoferlin 42 n'était pas révolutionnaire. Mais un grand vent de liberté y soufflait, cette solidarité et cette énergie positive qui naissent des discussions dans des couloirs encombrés et de petites salles enfumées. Norry Schneider (né en 1975), Luxembourgeois qui revient au pays après des études en sciences naturelles et diverses expériences professionnelles dans le domaine de l'écologie, en était l'initiateur avec son association *Installation LX*, ensemble

Utopies et espaces de libertés : notes posthumes sur le projet Hoferlin 42

bourgeois, et d'un monde culturel trop organisé, trop contrôlé, excessivement structuré était palpable dans la maison. Investie de la cave au grenier par toutes sortes d'installations artistiques, plus ou moins réussies, la maison devenait tour à tour salle de spectacles, de musique, de lectures, de projections de films ou de simples brunchs conviviaux. Le grand coup de maître de Norry



Ces discussions fructueuses qui naissent dans les petites salles enfumées

avec son ami Michel Häberli, agitateur culturel avec le collectif Syntosis à Zurich. *Hoferlin 42* doit son titre au nom de la rue dans laquelle se situe la maison appartenant à la famille de Norry Schneider, mise généreusement à disposition avant transformation. Une initiative privée donc, avec la même vocation de combattre des structures de fonctionnement sclérosées que celle de la Kulturfabrik ou de la grange de Consdorf avant elle. Et la même ambition de vivre une utopie sociale.

Le ras-le-bol face à une micro-société trop bien huilée, trop sage, trop

Schneider, outre le fait qu'il ait réussi, grâce à sa remarquable persévérance, à trouver des fonds (publics) pour financer le tout et à acquérir en trois mois seulement une connaissance assez précise du terrain de la subculture luxembourgeoise, était d'avoir associé de multiples acteurs culturels au projet.

Des associations comme Maskénada, Ekzema, Independent little lies, la compagnie Lézards du cirque, des cinéastes expérimentaux comme Beryl Koltz, Yann Tonnar, Claude Grosch, des danseurs comme Annick Pütz ou Gianfranco Celestino et de des plasticiens comme Véronique Kolber (voir ci-contre) Thèid Johans, Michèle Walerich, Sneja D. (avec sa belle baigneuse numérique) ou encore des musiciens allumés comme André Mergenthaler, Alek, Veste ou sug[r]icane s'y mélangeaient gaiement aux majorités d'Esch ou à la Biergaarbchertmusek.

Plus esthétique que politique, un peu social sur les bords, *Hoferlin 42* dénonçait l'institutionnalisation de la culture au Luxembourg, revendiquait plus d'alternatives, une plus grande liberté. En l'espace d'une dizaine d'années, en gros depuis l'année dite culturelle de 1995, la culture s'est professionnalisée au Luxembourg : les bâtiments pousent comme des champignons, les institutions et les postes de directeurs se multiplient, le budget alloué à la culture a explosé. Et au fur et à mesure de cette évolution, les marges ont été rongées, les aspérités arondies, les résistants incorporés au système. Cette professionnalisation a des bons côtés, toutes les expressions culturelles ont fait un véritable saut qualitatif. Mais en même temps, il y a eu comme une sédimentation, quelque chose s'est figé. Les intervenants à *Hoferlin 42*



À *Hoferlin 42*, le travail de Véronique Kolber prit tout son sens

Photographie

Notre éphémère

Sur la tapisserie au charme suranné de cette maison privée, rue Hoferlin à Esch, à côté d'une applique garnie d'ampoules kitchisimes, c'était comme une révélation : la série de photos de Véronique Kolber sur la mémoire, le souvenir et la disparition, pourtant vues aussi dans le cadre du *Prix d'art Robert Schuman* (*d'Land 50/03*), prenait soudain tout son sens. Alors que dans le cadre muséal de l'exposition à la Villa Vauban, dans un contexte de (démonstration et de concours artistiques, elles sont presque trop discrètes, les images développaient ici toute leur force poétique. Réalisé dans le cadre de sa recherche universitaire pour son mémoire en arts plastiques à l'université de Strasbourg, qu'elle réalise actuellement et dont le thème est *À la découverte de la disparition*, ce travail photographique constitue une belle réflexion sur son histoire personnelle, notre mémoire et la mémoire des lieux.

Pour ce travail, Véronique Kolber a superposé des photographies prises par feu son grand-père entre 1937 et 1963 avec des images récentes qu'elle a prises en 2003, au même endroit, du même angle, et superpose alors les deux, le tirage argentique et la photo numérique. Il en résulte de nouvelles images, troublantes, qui, tout en tentant de documenter le passé, en essayant d'en garder une trace, prouvent en fait notre éphémère. « Le temps qui passe devient ainsi un sujet inhérent à la pratique plasticienne de Véronique Kolber, » écrit le curateur du *Prix Schuman*, Christian Mosar, dans le catalogue. ~1938/2003 par exemple est une superposition de deux portraits d'une paysanne, sa grand-mère peut-être, en tablier fleuri si typique devant sa porte comme tout Luxembourgeois en a dans son album souvenir

familial : la femme a gardé son sourire radieux, mais le temps a laissé des traces.

Paradoxalement, c'est parce que Véronique Kolber fait un travail photographique si intimiste, si personnel, que son œuvre devient en fait universel. Née en 1978, elle fut la deuxième jeune photographe à publier une monographie, *Reflections*, dans la série *Découvertes jeunes talents* du Centre national de l'audiovisuel (*d'Land 17/03*). Son travail-fléuve dans lequel s'inscrit cette série comme un sous-projet, fonctionne selon le principe de l'accumulation, comme un flux, une succession d'images souvent banales, souvent magnifiques, toujours poétiques. Véronique Kolber transcende le quotidien en élevant les petits bruissements, les petites choses au rang du visible. « Je documente, je prends des photos pour prouver que ce moment, que cette émotion a existé, pour que cela m'appartienne, » dit-elle. Comme pour s'approprier le monde et le temps qui passe. josée hansen

Les photos de Véronique Kolber sont encore visibles jusqu'à dimanche, 8 février, à la Villa Vauban, dans le cadre du *Prix d'art Robert Schuman* : www.prix-schuman.org



Une des sculptures gonflables de Rafaël Springer

partaient à la reconquête de cette liberté perdue, du droit à l'erreur, à la reconquête d'espaces et de friches, du *low budget*, du droit de planter un clou où on veut, de squatter un immeuble désaffecté et de porter des dreadlocks ou tout autre accoutrement sans tout de suite se faire contrôler par la police.

Avec l'*Institut für Überlebensstrategien* berlinois d'Ursula Maria Berzborn, on y lutta contre l'aliénation dans une bureaucratie oppressante, dans la tente plantée dans le jardin, on discutait dans la pauteur d'un chauffage au butane autour d'un thé ou d'un couscous. À la fin de l'expérience, tout le monde se sentait comme ressourcé par cette énergie positive, cette grande solidarité et ce désir de changement. Les « tri-

bus » des freaks de la musique électronique et des artistes, des *poetry slams*, de la mode ou des arts plastiques, tous s'étaient retrouvés sur un terrain d'accord qu'il fallait faire bouger le microcosme luxembourgeois.

Dans ce sens, *Hoferlin 42* était peut-être le début d'une nouvelle génération contestataire, d'une certaine vitalité, d'un mouvement dans les arts : les directeurs et directrices des institutions culturelles n'ont qu'à bien se tenir, fermer leurs bureaux à clé en partant le soir. L'association *Installation LX* en tout cas est pérenne et compte faire de nouvelles propositions d'ici 2007.

Pour plus d'informations ou prendre contact avec Norry Schneider : www.installationlx.lu